

Timothée Premat, dans *Carnet d'art*, 31 juillet 2015, <http://www.carnetdart.com/la-convivialite>

# La convivialité

## Performance du langage, ou la langue comme outil d'endogamie.

**Des aberrations, des stigmatisations, une culpabilité chrétienne, un état de vigilance permanente... C'est ce que met en lumière cette courte performance magistrale, au cœur de nos pratiques quotidiennes.**

Entrez dans une petite pièce, aménagée en salon, avec une dizaine d'autres spectateurs. Ils vous serrent la main, vous donnent leur prénoms : ils sont deux, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ; vous allez passer une partie de la soirée avec eux, ils vous donnent un peu de rosé très frais contre la chaleur d'Avignon, et vous invitent à vous installer autour d'une grande table centrale. S'y installent aussi. Vous demandent : surveillez-vous votre orthographe ? Surveillez-vous l'orthographe des autres ? Et c'est parti.

C'est parti pour vingt-cinq minutes virtuoses, performance prodigieuse – on n'est pas au théâtre, mais c'est du théâtre ; ils ne sont pas comédiens, mais leur justesse et leur implication sont rigoureuses – qui vous donne à réfléchir autour de la norme orthographique. D'explications linguistiques (l'accord des participes passés avec l'auxiliaire avoir, au passé composé, suivant la position de l'objet complément) en considérations philosophico-politiques vertigineuses, c'est l'expérience d'un souffle de savoir qui émeut votre conscience en douceur, et d'un éveil : juger l'orthographe, ça n'est pas juger les gens, c'est juger leur extraction (leur milieu socio-culturel) et le niveau du système scolaire qui les a formés. Ça n'est que cela : un outil de discrimination.

La langue française, parce que issue du grand magma linguistique qui fait la transition entre le latin et l'ancien français d'oïl, est d'une complexité extrême. C'est ainsi. Parmi l'une de celles qui crée le plus de dyslexiques au monde, parmi l'une de celles dont l'apprentissage est le plus ardu – même pour ses locuteurs natifs. Parce que ses subtilités ne sont bien souvent que des subtilités, et pas des nécessités. Les langues se réforment souvent – à partir du seizième siècle, en France, on commence à vouloir ajuster l'orthographe et la grammaire – mais c'est peine perdue. Les français de France résistent aux réformes. Trop attachés à ce marqueur social. Les réformes orthographiques de l'académie française des années 90 sont restées quasi lettres mortes : mieux appliquées en Suisse, au Québec ou en Belgique qu'en l'hexagone.

Le langage, outil extrême de communication, de lien, devient outil de jugement, de violence.

### Un théâtre d'éveil.

Le langage, outil politique de premier ordre. Ça n'est pas nouveau. Ça n'est pas révolutionnaire. C'est si évident qu'on oublie d'y penser. Et puis, surtout, c'est trop technique ; le jargon linguistique des universitaires, déconnecté de la langue réelle, rend toute pensée élaborée sur le langage inaccessible au profane.

Et c'est là, le trait de génie de cette performance : intéresser un public vulgaire (quoiqu'il soit public de théâtre) à une transmission de savoir et de réflexion. En douceur. Aucune violence terminologique. Aucun moment de désintérêt, de lassitude. On s'accroche, on s'émerveille, on se passionne pour cette position désastreuse : l'outil dépasse l'usager et le domine. Il l'enferme. Il dépasse son stade de convivialité – point de bascule que théorise Ivan Illich : quand l'objet oblige le sujet plus qu'il ne le sert. Quand on passe d'une liberté d'avec la norme à une faute, à une culpabilité terrible dont il faudrait se repentir : à qui n'est-ce jamais arrivé, d'avoir honte, profondément honte, d'une faute laissée dans un document ou dans une parole ?

Saluons, donc, la performance prodigieuse, la justesse du propos, l'ouverture – ils ne font que nous faire penser et ne dictent pas leur message, l'agrément de ces vingt-cinq minutes passées en leur compagnie ; saluons leur bel esprit de tolérance et de pédagogie, leur humour.

**OFF** LES MISÉRABLES

DE KARINE BIRGÉ & MARIE DELAYE D'APRÈS VICTOR HUGO  
 MISE EN SCÈNE A. LIMBOS  
 5 > 26 JUILLET 2015 À 13H — **THÉÂTRE DES DOMS**

**HUGO DANS UNE BOÎTE À BISCUITS**  
 — par Alice de Coccola —

Convoquer l'infiniment petit pour parler de notre humanité. Une des plus grandes missions du théâtre vivant. La compagnie Karyatides a pris cet engagement et nous offre une lecture saisissante des « Misérables ». Quelques vieilles boîtes à biscuits, celles que ma grand-mère conservait précautionneusement pour y ranger son nécessaire à couture. Quelques santons, des maisonnettes en bois, un bout de tissu, une fourchette en argent... Un artisanat brut et dépouillé pour nous raconter la grande épopée hugolienne de plus de 2 000 pages. La table est tour à tour champ de barricades, villages, forêt, villes... La scénographie circulaire n'est pas sans nous rappeler les lanternes magiques. Notre âme d'enfant et notre imaginaire sont sollicités instantanément. Et c'est avec une grande précision que les comédiennes, au nombre de deux, manipulent chaque objet, auquel elles donnent littéralement vie. Elles ne leur prêtent pas seulement leurs voix, elles les incarnent pleinement. Point de dissimulation. C'est une véritable interprétation théâtrale et une chorégraphie qu'elles nous offrent. Fascinant et extrêmement ingénieux. La substantifique moelle, extraite du roman, nous invite à suivre les figures les plus marquantes : Jean Valjean, Javert, Fantine, Cosette et Gavroche. L'intrigue policière est finement ciselée, le mélodrame peut avoir lieu. Jean Valjean, ancien bagnard, est poursuivi sans relâche par Javert, représentant de l'ordre moral. Il se rachète aux yeux du monde en prenant sous son aile Cosette, orpheline. C'est sans compter la révolution qui gronde et qui les précipitera tous. Il fallait de l'audace pour se saisir du monument hugolien, et nous les remercions de l'avoir eue.

**LES MUÑECAS D'HUGO**  
 — par Armen Verdian —

Amour et révolution, le ton est donné d'entrée, Victor Hugo n'est pas trahi par les poupées de la compagnie des Karyatides, qui tombent au ralenti sous les balles sonores des forces royalistes, accompagnées dans leur chute par la musique de « Love Story ». Les mots sont comptés et les gestes précis. Menos es más, selon le dicton espagnol, « La sobriété est la force ». C'est par surprise qu'on se voit captivé par le pouvoir d'évocation de ce délicat quatuor de poignets agiles animant des poupées hétéroclites, chinées au hasard des brocantes, preuves muettes de l'universalité de l'œuvre et de son interprétation. Et comme tous les hasards tombent juste dans cette pièce, on ne s'étonnera pas que ce soit dans la deuxième patrie d'Hugo qu'on utilise le même mot pour les poignets et les poupées - muñecas. Il en va parfois du théâtre comme du textile : les belles pièces ne montrent pas leurs coutures. Ce qui n'est pas chose aisée lorsque le jeu se produit à deux niveaux, sur la table pivotante et aimantée des poupées, et entre les actrices qui s'activent autour. On aurait presque oublié qu'elles étaient de chair, ces actrices, jusqu'au baiser de Marius et Cosette, qui pique gentiment au flanc le spectateur qui s'est laissé envoûter par l'histoire comme un gosse. Au demeurant, l'analogie avec l'artisanat n'est ni péjorative ni déplacée pour cette création. La narration est fluide, le décor et les jeux de lumière sont soignés, même les effets spéciaux sont réussis : comme ce tableau représentant un chemin qui s'enfonce dans une forêt dense, et qui, pivotant sur lui-même, restitue idéalement le désarroi de Javert. Bref, rien de révolutionnaire, mais on aime quand même. « On ne peut pas dire autrement, c'est de la belle ouvrage. »

**ZOMBIELAND**  
 — par La Jaseuse —

C'est une chance insolente qu'ont eue les élèves comédiens de l'Estba d'être envoyés tout un mois en immersion à Buenos Aires auprès du metteur en scène et dramaturge autochtone Sergio Boris. En chef de troupe, Boris s'est tout simplement inspiré de la situation de ces jeunes gens exilés comme base de travail. Voilà quatorze jeunes gens ondulants dans une cabane de Robinson aux faux airs de palace, foulant le sol de leurs démarches molles à travers les ordures et autres broussailles parfaitement bien disposées. Colo d'enfants sauvages séparés de leur terre d'origine, coincés là dans la forêt tropicale, touchés par un mal étrange qui les coupe du monde et de leur langue maternelle. Ils sont beaux, ces apprentis comédiens. Ils sont bien trop beaux, bien trop artistiquement crasseux pour

être crédibles. Jeans déchirés et cheveux crépus, les enfants perdus sont ici des créatures sublimes de papier glacé en plein défilé pour la nouvelle collection « jungle chic ». Nous assistons à une déambulation sans but, sans adresse et sans fond, terriblement égocentrique et creuse. On parle de poulet pourri et de clopes entre deux gorgées de bière et trois traînées de poussière. Le non-spectacle tourne à la démonstration de talents grotesque : l'une gratouille une guitare, l'autre fait gémir son violon, une autre encore improvise une roulade contemporaine informelle. À mi-parcours de cette heure perdue, on espère que la flopée de spectateurs se dirigeant vers la porte de sortie va provoquer chez nos jeunes artistes l'envie d'être sur scène. Mais non. Sergio Boris s'est laissé happer par les affres de la fascination pour la jeunesse, pour la beauté de la jeunesse, les jolies jambes et les torsos bombés. Sordide.

**DELACROIX ET LA BANNIÈRE**  
 — par Mathias Daval —

La proposition était alléchante. Au bord du Tigre, près de Buenos Aires, de jeunes Français étudiants en théâtre sont atteints d'un mal mystérieux qui les cloue dans une bicoque au cœur de la jungle. Travaillant sur une matière improvisée, à mi-chemin entre deux cultures, Sergio Boris possède le rang des spectateurs de l'autre côté de la travée : un homme bouscule la rangée pour s'en extraire et s'avance tranquillement vers la sortie. C'est l'ouvreur de brèche : assis à côté de moi, il éclot le dramatique : l'enfermement volontaire, le huis clos tropical... Mais sa fable surréaliste moderne, robinsonnade autour de l'acculturation et de l'hybridation linguistique, est une mascarade informelle. C'est le pire que peut donner à voir le théâtre contemporain : une mise en scène repliée sur elle-même, des comédiens empêtrés dans des directions contradictoires, insouciant du reste du monde, simples répétiteurs d'une dramaturgie stylée mais lésineuse. Cruelle absence de vision, de

cheminement intérieur, de poésie ! Je me suis assoupi, je crois. Lorsque je relève la tête vers la scène, je vois un sein nu, au-dessus duquel des bouches entonnent en canon la litanie grotesque de l'« Adios Delacroix ». Je reste pour voir jusqu'où tient la mascarade subventionnée de ce « théâtre d'ambassade » : je ne doute pas qu'elle serve à renforcer les liens franco-argentins. Au milieu du spectacle, une rumeur a secoué le rang des spectateurs de l'autre côté de la travée : un homme bouscule la rangée pour s'en extraire et s'avance tranquillement vers la sortie. C'est l'ouvreur de brèche : assis à côté de moi, il éclot le dramatique : l'enfermement volontaire, le huis clos tropical... Mais sa fable surréaliste moderne, robinsonnade autour de l'acculturation et de l'hybridation linguistique, est une mascarade informelle. C'est le pire que peut donner à voir le théâtre contemporain : une mise en scène repliée sur elle-même, des comédiens empêtrés dans des directions contradictoires, insouciant du reste du monde, simples répétiteurs d'une dramaturgie stylée mais lésineuse. Cruelle absence de vision, de

**OFF** J'AI DE LA CHANCE

DE LAURENCE MASLIAH — MISE EN SCÈNE PATRICK HAGGIAG  
 4 > 25 JUILLET À 12H50 — **THÉÂTRE DES BARRIQUES**

**NOUS AUSSI !**  
 — Bernard Serf —

Une grand-mère qui meurt, c'est dans l'ordre des choses, c'est tristement banal. Seulement voilà : Germaine, « Mamie-Coud » comme elle a choisi de s'appeler, était tout sauf banale ! Faut dire que la vie lui en avait réservé une bien bonne : une petite étoile, couleur soleil, tout contre son cœur. Et c'est bien sûr cela qui marquera à jamais cette vie : avoir échappé au pire, protégée dans cette maison de Moissac, miraculeusement épargnée, bénie d'un dieu qui s'était barré en vacances pour l'éternité. Alors, Natasha va réinventer cette grand-mère, la faire revivre devant nous ! Pour nous ! Heureusement il reste des tiroirs, des boîtes, des cahiers, des dizaines de cahiers ! Car « Mamie-Coud » notait tout ! Comme si elle avait eu la prescience de ce fichu Alzheimer qui allait l'emporter ! Alors, Natasha va réinventer cette grand-mère, la faire revivre devant nous ! Pour nous ! Car ces cahiers sont une véritable mine ! Germaine y a consigné son amour éperdu des mots, des alexandrins. C'est même cela qui l'a sauvée, Germaine, la langue française ! Un jour qu'elle était dans un train, un SS délicat (« Oxyoron ! » nous aurait-elle dit) s'est contenté de se pencher sur le livre qu'elle lisait (un classique de notre littérature), en lui murmurant doucement : « Schön ! » Laurence Masliah nous restitue cette grand-mère disparue au plus près. C'est drôle, c'est poétique, c'est bouleversant et sans une once de pathos. La mise en scène est tout entière au service de ce texte singulier. Cette pièce ne figure pas dans le guide du OFF. Il serait pourtant dommage qu'elle ne trouve pas son chemin !

**SOLILOQUE SCHIZOPHRÈNE**  
 — par La Jaseuse —

À la suite de la mort de ses parents, la comédienne Laurence Masliah s'est plongée dans l'histoire de sa famille et est partie à la rencontre de son histoire. Ce deuil cathartique a donné naissance à sa première pièce en tant qu'auteure. Par pudeur sans doute, Masliah a imaginé les personnages de Natasha, comédienne également, et celui de sa grand-mère, Germaine. Natasha regrette de ne pas avoir demandé à sa Mamie de tout lui raconter avant que le cancer de la mémoire n'efface tout. Grâce aux photos, aux vieux boutons et à un manteau de cuir vert, Germaine va renaître de l'oubli, attachante et très bavarde. Trop bavarde. Le manque de recul de Laurence Masliah sur son propre texte est indéniable. Tandis qu'elle récite avec passion ces mots qu'elle connaît si bien, nous peinons à comprendre où nous en sommes. Qui est là ? Qui nous parle ? Nous assistons à un monologue schizophrène sans adresse concrète, à l'image de ce moment gênant où la comédienne continue de déverser sa tirade face à un mur. Germaine, amoureuse des mots, nous parle de son obsession pour la laine polaire, Germaine y a consigné son amour éperdu des mots, des alexandrins. C'est même cela qui l'a sauvée, Germaine, la langue française ! Un jour qu'elle était dans un train, un SS délicat (« Oxyoron ! » nous aurait-elle dit) s'est contenté de se pencher sur le livre qu'elle lisait (un classique de notre littérature), en lui murmurant doucement : « Schön ! » Laurence Masliah nous restitue cette grand-mère disparue au plus près. C'est drôle, c'est poétique, c'est bouleversant et sans une once de pathos. La mise en scène est tout entière au service de ce texte singulier. Cette pièce ne figure pas dans le guide du OFF. Il serait pourtant dommage qu'elle ne trouve pas son chemin !

REGARDS

**OFF** LA CONVIVIALITÉ

TEXTE ARNAUD HOEDT & JÉRÔME PIRON — MISE EN SCÈNE ARNAUD PIRAULT  
 4 > 14 JUILLET À PARTIR DE 14H (25MIN) — **LA MANUFACTURE**

**À QUI LA FAUTE ?**  
 — par Célia Sadai —

Une ancienne confiserie de la rue Thiers détournée en salle à manger rustique accueille une forme brève pour le moins originale, « La Convivialité », proposée par les Belges Arnaud Hoedt et Jérôme Piron. Sur le trottoir, des spectateurs-convives attendent de passer de l'autre côté du rideau pour prendre place à table, autour d'un verre. Au lieu des trois coups, une question : « C'est quoi, votre niveau d'orthographe ? » La veille, une amie comédienne me confiait ses réticences à écrire (pour l'O) : « Je suis nulle en orthographe, c'est la honte ! » Pour moi, les fautes d'orthographe c'est une signature, un peu comme avoir les dents du bonheur ou une chevelure rousse. La faute à mes années de fac de lettres, durant lesquelles j'ai été endoctrinée par deux terroristes : Vaugelas et Grevisse. Alors ces 25 minutes dans le boudoir de la langue tombent plutôt bien. D'anecdote en anecdote, on comprend

que la faute est la bâtarde progéniture d'accidents de l'histoire, de la fixation d'erreurs et d'idéologies. Un dispositif transmédiatique sert de support pour déconstruire le mythe de la faute de français. La scénographie, qui s'annonçait muséographique avec ces lourdes vitrines et étagères, prend vie au moyen d'une série de détournements d'objets et de titres, qui jouent avec les possibilités : transcription phonétique, coquets hellénismes, lettres muettes, ombilic ubique du Collège de 'Pataphysique - la valeur normative de la langue serait avant tout arbitraire. Une bonne nouvelle pour les phobiques de la dictée. Si le spectacle s'en prend aux hussards noirs et aux fantasmes républicains, vers où navigue cette prometteuse galère linguistique ? Bâti sur la langue curiale de Paris, le spectacle laisse sur la côte 274 millions de locuteurs francophones (1. Chiffre sans doute extrapolé par les sbires de l'OIF. 2. Erratum : 274 millions - 66 millions de Français = 208 millions). Bref, bizarre pour des Belges.

**DÉLIER LA LANGUE**  
 — par Mathias Daval —

Le mot « improbable » est devenu, ces dernières années, l'adjectif passe-partout dont l'usage à répétition frise l'insupportable. Rien de plus improbable, pourtant, que cette « Convivialité » belge : une invitation, pour dix spectateurs seulement, à venir cogiter pendant 25 minutes à la réforme de l'orthographe, assis autour d'une table, un apéritif à la main. Pas franchement la proposition typique d'un après-midi avignonnais ! La cause est noble, cependant. L'enseignement du français, figé autour d'une codification arbitraire de la langue et de la grammaire, est une source de complexes et de discriminations qui jaillit bien au-delà des bancs de l'école. Seulement, voilà, « La Convivialité » n'est pas spécialement conviviale : passé les minutes introductives avec verre de blanc et saucisses cocktail, que reste-t-il d'échange ? Faire reposer l'entièreteré de l'interaction sur la capacité d'intervention spontanée du public

est une fausse bonne idée. On se retrouve pris en otage dans une position d'élève à qui on délivre une leçon d'histoire sur la langue. Tout le contraire de l'objectif à atteindre. Pourquoi, par exemple, ne pas inciter aux réactions en accueillant les spectateurs avec un simulacre de dictée, pour mieux en démonter le principe ? Pourquoi ne pas miser davantage sur l'illustration, sonore ou visuelle, à l'instar de ce drôlissime procédé oulipien de reconnaissance vocale ? Bref, on veut plus de théâtre, et moins de conférence. « La Convivialité » aurait tout pour plaire aux amoureux du français comme aux autres s'il n'était tout aussi frustrante que l'embarrassante réforme orthographique qu'elle appelle de ses vœux. Reste le remarquable dispositif, et l'opportunité, originale et rafraîchissante, d'un débat sur la transmission de la langue.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.



## [Avignon Off] "La convivialité", le salon à l'orthographe parfaite



*La convivialité, c'est un salon où l'on cause, un salon où le public - une petite dizaine de personnes - est invité à entrer chez les comédiens qui servent à boire et proposent des saucisses mayo. Arnaud Hoedt et Jérôme Piron s'installent autour de la table, aux côtés des spectateurs, et posent la question fatale, celle qui en fait trembler plus d'un : surveillez vous votre orthographe ? Et celle des autres ?*

[gallery ids="405450"]

[rating=4]

25 minutes, c'est le temps qui leur faut pour remettre en question le dogme orthographique et interroger notre rapport aux fautes. Dans une ambiance très conviviale, propice au rires complices et aux échanges, on prend conscience avec eux que l'orthographe française, en plus d'être un vrai casse-tête, est tout sauf logique. Et surtout, que ses racines sont plus fantasmées que l'on veut bien l'admettre, et sur notre attachement à une orthographe passéiste en dit bien plus sur notre identité en tant que nation que l'on voudrait bien le penser.

Démonstrations à l'appui, les deux Belges démontent une à une nos certitudes orthographiques. Un jeu de Scrabble, des couvertures de livres modifiées ou des titres de séries à succès sur des jaquettes de DVD reprenant une orthographe plus logique au vu de l'origine des mots ... On s'amuse avec eux autant que l'on s'interroge sur notre attachement à cette orthographe qui est un cauchemar pour beaucoup ...

Ainsi, dans cette performance de théâtre conversation qui prend des allures de manifeste bon enfant pour rétablir le sens critique au dessus du dogme orthographique, le spectacle est invité à remettre en question ses certitudes quant à la langue française, pour redonner une place pleine et entière à sa propre réflexion. Une proposition rafraîchissante, qui mérite d'être creusée encore plus. Cela tombe bien, c'est l'objectif de l'équipe artistique, qui a pour projet, à terme, de produire une forme longue. On leur souhaite d'y parvenir, avec ou sans faute d'orthographe !

Informations pratiques :

Du 8-14 juillet

14h, 14h35, 15h10, 15h45, 17h50, 18h25, 19h, 19h35